

ses portes au public. La population s'effraye et va chercher un asile sur les hauteurs; elle encombre les routes, dans la campagne. On ne voit que charrettes chargées de meubles et de matelas, on ne voit que familles consternées s'éloignant de Lyon à pied ou en voitures, sous des torrents de pluie, et à travers d'impraticables chemins.

A côté de ce sombre tableau est venue contraster plus d'une scène bouffonne, et le caractère français se révèle encore jusque dans cette affreuse tourmente. Ici, ce sont des lazzis que se renvoient, des fenêtres aux barques, et passagers et curieux. Là, des gamins naviguent sur des planches, dans des bennes, dans des baquets, et culbutent à qui mieux mieux. De ce côté, de jeunes hommes, pour un modique salaire, vous transportent sur leur dos et quelques-uns vous laissent, les pieds dans l'eau, au milieu de votre course, aux grands éclats de rire des spectateurs.

Notre ville, nouvelle Venise improvisée, présente un étrange et curieux spectacle; on n'entend que la voix du nautonnier; tout y est triste et silencieux; tout y prend un aspect grandiose et nouveau. On sent que la mort plane sur vous et vous cerne de tous côtés.

La place Bellecour est devenue un vaste lac. Une voiture y vient enlever un poste de soldats oubliés. On se promène en bateau sous les Tilleuls, et, comme le disait Paradin, les poissons nagent entre les arbres où les oiseaux avaient l'habitude de se percher. Le cheval de la statue de Louis XIV a l'air de galoper sur cette immense nappe d'eau. Le Gymnase, vu de la rue Saint-Dominique, ressemble assez à l'arche du déluge amarrée sur la place des Jacobins. L'hôtel de la Préfecture est, au style près, un véritable palais vénitien. Nos gondoles peuvent y circuler à l'aise. On y pêche de superbes truites. On navigue dans la galerie de l'Argue. La place des Cordeliers, avec son église, avec sa large et belle rue Grenette, avec sa colonne cannelée du Méridien, rappelle, de très loia, la place Saint-Marc à Venise.